

Elliot
du Néant
David Calvo

LA VOLTE

LA VOLTE *Elliot du Néant* David Calvo

::

Conception graphique et illustration de couverture : Stéphanie Aparicio
Dessins dans les pages intérieures : David Calvo
Dessins de lettres : Laure Afchain

::

Cet ouvrage a été composé avec le caractère « LaVolte » (pour l'intérieur),
police exclusive dessinée par Laure Afchain.

© Tous droits réservés.

::

© Éditions la Volte — 2012

Dépôt légal mars 2012

i.s.b.n : 9782917157176

Numéro o-26

::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

D'autres images, d'autres textes vous attendent sur www.lavolte.net/

« Tout se simplifie et s'explique : c'est le plein qui était vide et le vide qui était le plein. L'éther impondérable est un marbre aux transmissions instantanées. La matière n'est qu'un trou. »

Jean Painlevé

LE NÉANT (I)

Au début, il y a tout. Le plein, indifférencié, mêlé de lui, soupe trop riche, trop épaisse, bouillon turbulent. Enceint d'infini, ce ventre non délimité : tout y est possible sans contraintes, donc sans forme. Un œil extérieur pourrait y discerner un monde en mouvement, qui se mange puis se régurgite ; mais, hors limites, point d'intérieur, ni d'extérieur : simplement, le bâillement long des possibles, les non-espaces molaires qui détendent et poussent la membrane de ce qui n'est pas. Rien n'est en devenir, tout est déjà là, dans cette boule sans circonférence, dans ce carré sans sinus, qui n'éternue pas. Il n'y a rien dehors, rien qui puisse être défini car dehors n'est pas une notion. Seuls les mots peuvent dégager un semblant d'organisation dans cet ensemble sans début ni fin. Sans mot, tout peut s'y lire, les paradoxes résolus dans un même mouvement, pas même respiration, puisque croissance et décroissance n'existent pas. Tout unidimensionnel puisque sans pont supérieur, tout réduit à un point où chaque regard trace un souvenir, une forme, un motif, des figures qui deviennent silhouettes, puis gestalts détruits par l'absence de sens individuel, sans interaction. Toute possibilité de présence s'anéantit dans la machine à laver de ce déplacement sans

ELLIOT DU NÉANT

motricité, condamné au surplace dans un monde qui ignore la place. Quel son pour ce tout qui, de fait, ne transmet rien ? La musique d'un vrombissement, le rotor éternel d'élytres invisibles. Il faut fermer les yeux et concevoir la chambre d'échos d'un noir profond pour entendre, doucement, l'hymne perpétuel de ce qui n'est.

Essayez. Entendez ces ténèbres qui hurlent.

Mortes eaux / vives eaux
Islande, 6 janvier 1986

ELLIOT DU NÉANT

Je ne rêve pas. Pour être plus précis : j'ai conscience du rien. Si le sommeil est un canevas de ténèbres sur lequel nous brotons des merveilles, pour moi ce noir, cette absence de tout, est déjà texture. Une terreur ; toutes les nuits, il faut compter les secondes qui me séparent du réveil. Je ferme les yeux puis je m'éteins, sans batteries, sans plus de souffle. Je saisis chaque mesure du temps. Je préfère parfois rester debout, attendre que le temps s'écoule. Tout le monde rêve, à ce qu'on dit. Il suffit juste d'apprendre à se souvenir, il existe des solutions. J'ai essayé. J'ai laissé un verre d'eau près de mon lit. J'ai roulé pour retrouver cette place sur le matelas, dans la vallée de l'oreiller où, passé l'écrin du souvenir, les rêves s'incarnent. J'ai placé des mobiles de planètes, des fleurs séchées dont les pétales souillaient les draps. J'ai bu tous les breuvages de sorcières, avalé tous les séminaires, mangé des runes. J'ai modélisé le tunnel que les rêveurs ont l'habitude d'emprunter pour sortir de l'autre côté, dans le rêve. Mais moi, Bracken, moi, je ne sors jamais. Pour être plus précis : il n'y a pas de tunnel.

KOR

*Entendez! La langue invisible dit le geste d'Elliot
Au Néant descendu pour dérober le Ptyx.
Lo! Une écume en cette frange!*

La spirale du téléphone m'arrache au sommeil. Je dors les pieds contre le mur, mains et pieds en appui sur la paroi. J'ai mal partout,

ELLIOT DU NÉANT

avec l'impression d'avoir passé la nuit dans un tambour de lave-linge. J'ai tendance à baver.

Entre les rideaux filtre une lumière de nuit, à peine lampadaire.

— Grmml ?

Des ténèbres ordinaires du signal émerge une voix fantastique.

— Bracken !

— Fink ?

Fink, bon sang, Fink. Je croyais en avoir fini avec toi, je croyais en avoir fini avec l'école, ta parano de vieux flic, tes idées folles sur les cailloux. Laisse-moi en paix, je t'en supplie. Laisse-moi sous ma couette, à essayer de rêver.

— J'ai besoin de vous ici, Bracken ! C'est la catastrophe !

Dans la distance, cancanne un vol nocturne de canards.

— Je ne reviendrai pas, Fink.

Je vais raccrocher, le vieux insiste.

— Bracken, je vous en supplie. Il s'agit d'Elliot...

— Quoi, Elliot ?

— Je vous envoie un taxi !

— Fink, qu'est-ce qui se passe ?

Je l'entends se mordre la lèvre.

— Mettez des moufles !

Un besoin s'installe, comme on entre dans des chaussons moelleux, depuis longtemps pelés. Me mettre en mouvement, avant que mon corps ne sèche. Prendre ma vie en main, cesser de mourir tous les matins. Avancer, sortir du lit, mettre un pied devant l'autre et agir. Depuis ma démission de l'école, j'ai l'impression de patienter dans la salle d'attente de mon destin. Étranger chez moi, de passage, entre parenthèses, toute une vie comme un

paquet-cadeau. Mon futon moisi, ces chaussettes, ces livres, ces bibelots, nouveaux objets technologiques aux formes blanches, mon intimité dans le marbre mou des draps. Qui viendra fouiller ces ruines fragiles pour savoir de quoi ma vie était faite ?

Je tourne les yeux vers la fenêtre. Le ciel noir noir noir au-dessus du port semble vouloir s'enfoncer dans le noir de la baie. Pourquoi suis-je encore ici ? Pourquoi ne suis-je pas parti ? Est-ce que je suis à ce point incapable de prendre une décision concernant ma vie ? Je me déteste. Oh, je sais, se dire les choses à soi-même pour se rassurer, ce n'est pas ce qui nous fait avancer. Mais moi, j'ai le choix, je suis encore jeune, la pourriture est réversible, il me suffit d'un appel d'air, prendre pied et me jeter. Mais je ne peux rien faire. Je veux ma couette, le silence de ces murs. Depuis que j'ai quitté l'école, je ne suis quasiment jamais sorti de chez moi, à part pour me nourrir. Je connais mal leur langue. Même s'ils parlent tous anglais, je suis pour toujours un étranger. J'ai toujours pensé que j'étais trop paresseux pour faire un Islandais. Je ne peux pas retourner chez moi. Ce serait terrible, un aveu d'échec. Je n'ai pas vu mon père depuis dix ans, nous ne sommes même pas fâchés, c'est plus simple de ne pas se parler. Il ne comprendrait pas. De toutes façons, il n'y a rien pour moi, là-bas. J'ai encore cette lettre de l'éducation nationale, qui me radie pour mes méthodes iconoclastes, dans un tiroir où je garde les pauvres traces de mon passé : des photos de moi, enfant, prises sur une piste de ski. Enfoncé dans une parka, avec des lunettes en plastique. Des moufles. Quelques fleurs séchées. Un dessin que j'avais fait de maman, avant sa disparition.

ELLIOT DU NÉANT

Et voilà. J'en suis où ? Je fais quoi ? Il n'y a rien, rien. Rien que le vide, cette sensation de moisi qui m'envahit.

Mais si Elliot, en danger...

Près d'un arbre au bord d'une rivière

Il y a un trou dans le sol

Où un vieil homme d'Aran

Tourne et tourne encore.

Filet de notes échappé d'une fréquence nocturne. bercé par le roulis du taxi, j'ai trop chaud. Sur ma tête, un bonnet ; à mes mains, des moufles. Une mamie de Stykkishólmur y a tricoté des flocons de neige, une sorcière m'a-t-on dit, une de ces fanatiques des anciens dieux, ceux-là mêmes dont les évêques avaient jeté les effigies dans une chute d'eau. Quand j'avais quitté l'école, pris d'une dernière pulsion de liberté, persuadé que je pouvais triompher du destin en conjurant l'artiste en moi, j'avais entrepris de parcourir le pays à pied. Je n'avais parcouru que le nord, le Snaefflesness, les Westfjords, et, résigné, j'étais rentré en avion d'Isafjordur. Je n'avais pas trouvé l'énergie pour dessiner. J'étais revenu défait. Sans avis. Sans volonté. Il ne me restait rien à accomplir, rien à faire. J'étais vidé de tout, une pelote de laine dévidée sur le parquet, qui me renvoyait l'image de ma misère. Moi, presque au pôle Nord, sans famille, sans travail. Sans espoir. Mais au chaud.

Sous ma couette.

ELLIOT DU NÉANT

*Son esprit est un phare dans le voile de la nuit
D'une étrange et certaine façon.*

Le dos du conducteur dépasse du siège avant, comme une tarte d'un moule trop petit. Il me lance un regard dans le rétroviseur.

— Vous n'êtes pas d'ici.

Derrière la fenêtre embuée, des silhouettes zigzaguent dans les rues de cette ville cernée de montagnes, une cité pépiant sous les étoiles, si petite que l'on connaît le nom de tous ses chiens. Entre les maisons de tôles, le froid s'est fait une place ; glacial, il attire les promeneurs, les enroule d'une pointe de vitesse. Toute la ville semble arasée. Au loin, le massif de l'Esja domine les ténèbres d'un sombre plus clair. J'y distingue une trace de lune accrochée à ses falaises, ses éboulis, comme des cheveux tressés d'ombres.

— Je suis français.

— Ah, Paris.

*Il y a le vrai, il y a le faux,
Mais jamais il ne se battra pour toi.*

Les faubourgs de Reykjavik disparaissent le long d'une côte déchiquetée, en route vers la proche banlieue, Hafnafjordur, un petit port reconverti en cité-dortoir où vont se loger les familles nombreuses, les vieilles dames et les vikings.

— Vous allez où exactement ?

— L'école.

— Vous travaillez là-bas ?

ELLIOT DU NÉANT

J'ai démissionné, mais je ne lui dis pas. Je n'étais pas titulaire, car je ne parle pas couramment l'islandais, une langue que je peux comprendre, mais qu'il m'est très difficile de prononcer. À l'école d'Hamarinn, tout le monde doit pouvoir enseigner n'importe quelle matière en islandais ; étant un étranger, j'avais dû opter pour des cours spécialisés, en l'occurrence les arts plastiques.

— Vous avez déjà vu des fées ? demande le conducteur.

Je ne saurai pas dire si les Islandais se trompent quand ils regardent ces rochers pour y voir sculpté, en creux, le mythe d'un peuple parallèle au leur, vivant sa vie dans les failles, discret, affairé à ses cuisines. Je sais que les enfants de l'école fréquentent des fées tous les jours. Avant ma démission de l'école, je fréquentais des enfants tous les jours.

Ce n'est pas moi que tu vois.

— Je ne crois pas.

— Cette école, c'est un endroit bizarre... J'ai un ami qui habite juste sous la falaise. Il me raconte que la nuit, il voit des lumières, que parfois il entend des chansons. Je crois que ce sont des feux follets, mais ma femme, avec ses amies, elles font des pique-niques là-bas, elles laissent des gamelles de grumeau sur les rochers en partant, pour s'attirer les faveurs de la cour royale.

Il ricane. Il n'est pas d'ici non plus.

— Ça les fait rêver, nos femmes, vous savez, c'est comme les Anglais, ils ont un roi, une reine, mais nous, on a quoi ?

Dans le ciel, les autoroutes phosphorescentes d'une aurore boréale s'effacent doucement, ruines d'une architecture céleste.

ELLIOT DU NÉANT

Je cligne des yeux quand la lumière d'un phare, au loin sur la mer profonde, trace un prisme sur la fenêtre. Je me frotte les yeux, la laine me tire des larmes de rien.

Le pli des hommes sages.

Hamarinn est une butte au centre-ville d'Hafnafjordur, en bordure d'un champ de lave. Côté ville, la butte se termine en courte falaise, parsemée de bois miniatures et de petites résidences privées. Côté terres, c'est un large parvis d'anciennes pierres couchées, une mosaïque minérale constellée de pistils turquoises où le pollen se dépose. Un endroit sacré ; une intense sauvagerie au cœur même d'un village où ont poussé les supermarchés, les coffee shops. Entre les interstices éclosent de minuscules fleurs jaunes et mauves, en collerettes le long des buissons. Pendant la récréation, les enfants gravent leurs noms sur les pierres, pour attirer les fées. Ils cachent des feux d'artifice sous les grandes stèles, en désirant les jours de fête.

L'école a été bâtie sur ce plateau, juste avant de devenir *hraun*, terre durcie. Deux grands bâtiments d'un gris futuriste, reliés par des couloirs extérieurs vitrés, qui semblent posés comme des cubes d'enfant. Le modernisme de l'ensemble tranche radicalement avec le panthéisme bien tempéré dont font preuve les promeneurs sur les falaises, en quête d'une fleur rare, d'un sous-bois de poche où se nichent les énormes chats du voisinage, gras et ronronnants. Dans un de mes premiers dessins réalisés en Islande, où j'étais venu pour retrouver l'inspiration, j'avais tracé l'école à grands traits, sur un chaos végétal sans grand rapport

ELLIOT DU NÉANT

avec la réalité, et un champ de lave bien plus étendu. J'avais voulu souligner la différence, ces deux aspects d'un même pays cohabitant dans l'harmonie de ses paradoxes, sans espace entre eux pour les opposer. Parfois un simple couloir, un pont, vient unir deux éléments à la dérive.

Tout ici est frontière, passage de l'un à l'autre, tension de l'entre-deux.

« Pour la treizième semaine, The Riddle de Nik Kershaw, en tête de notre top 30! Nik Kershaw qui donnera un concert exclusif sur la falaise demain midi, pour célébrer la fin de Noël, en espérant que Gryla ne se pointe pas ! En attendant ce grand rendez-vous, rejoignons l'équipe de sismologues du cratère de Burfell, où l'on nous dit que... »

Sous le préau de l'entrée, la silhouette d'un oisillon chétif : Fink tape des pieds pour se réchauffer, rabat une pelure sur ses os, une veste en laine trouée, rapiécée, dont toutes les coutures ont déjà été remplacées. Un strato-cumulus s'échappe de ses lèvres quand je descends du taxi.

— J'ai bien cru que vous ne viendriez pas.

Un instant, il esquisse un mouvement vers moi, comme pour me prendre dans ses bras, avec une intimité à peine entamée, peut-être en souvenir de choses anciennes, disparues.

— Salut Fink, dis-je, morbide.

— Si vous saviez comme je suis content de vous voir !

— Donnez-moi une seule raison de rester.

— J'ai fait du café !

Des canards passent sous la voûte étoilée d'une nuit éternelle.

ELLIOT DU NÉANT

*Little generator won't get the spark
motor's in a bad condition, you gotta have
these batteries charged...*

Tout est moisi dans le bureau de Fink, imbibé de caféine comme son vieux costume et sa chemise au col élimé. D'un phonographe suinte le sirop d'un siècle enfui : une guitare décharnée, une voix sortie de nulle part. Dans le fouillis, papiers, pages de journal et fougères grimpent jusqu'au plafond pour tenter de s'échapper. La circulation se fait par des chemins entre les piles, la cafetière, le bureau ; par la fenêtre, au-delà du parking abandonné, la lave, la lave à perte de vue ; à la lueur des lampadaires, la roche vire à l'orange.

— Alors, Fink ?

Fink prend son air de coyote affamé.

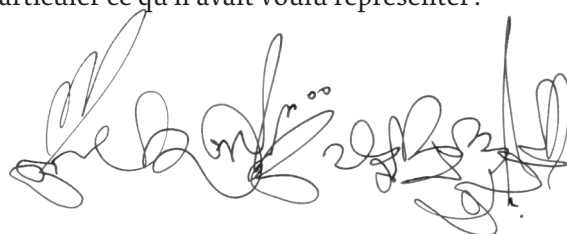
— Pauvre Elliot.

J'adore Elliot. Tout le monde adore Elliot. Il s'agit du concierge qui va et vient, un vieillard affairé à des tâches imprécises. On dit qu'il est autiste. Je ne connais pas suffisamment d'autistes pour savoir si tous sont comme lui, mais il ne m'a jamais paru plus fou qu'un autre – peut-être plus discret, oui, obsédé par ses rituels, étrangement silencieux. Il porte toujours le même maillot de matelot, avec un gros nœud blanc. Ses grands yeux mi-clos sont soulignés d'un liseré noir, comme d'impossibles cernes. Un sourire fatigué, entre épuisement et ironie.

Elliot est le protégé de Plouffe, le proviseur. Plouffe parle parfaitement français, Elliot est comme son fils. J'avais trouvé

ELLIOT DU NÉANT

auprès d'eux une forme de réconfort. Elliot comprend quand je lui parle en français. Il n'a d'ailleurs pas le type islandais. Elliot ne parle pas. Je suis peut-être le seul à l'avoir presque entendu dire un mot, un matin où, les yeux fixés sur une feuille raturée qu'il n'arrivait pas à transformer en dessin figuratif, il avait tenté d'articuler ce qu'il avait voulu représenter :



Elliot vit ici depuis toujours, placé par l'État pour entretenir les canalisations de l'école. Il est si vieux, il a pu mener mille existences. Un environnement stable lui avait probablement permis de prendre conscience de sa condition dès son jeune âge, mais il était resté confiné dans un monde d'ordre obscur, voué à des tâches d'entretien pacifiques. L'école a des tubes parfaits. Quand j'avais constaté sa précision, je l'avais autorisé à participer à mes cours d'éveil avec les plus petits, pensant que cela aiderait tout le monde de le voir dessiner des petits monstres. Elliot se passionnait pour les catalogues, les escaliers et les macareux. Il aimait par-dessus tout dessiner la mer, les animaux marins, les tortues, les baleines, les hippocampes, les anémones entre les rochers, les algues dans le ressac. Son monde était un vivier où chaque espèce était un sujet d'émerveillement.

— Il est mort ?

ELLIOT DU NÉANT

Fink finit de servir le breuvage en silence. Son café est une mélasse saturée de cassonade; il le cuit avec un fer à cheval, porté à incandescence dans une gamelle en fer blanc. Pendant le peu de temps que j'avais passé ici, ce bouillon était devenu ma drogue. Mon métabolisme le réclame depuis mon départ. Je prends la tasse dans mes mains mouflées. Lorsque la gnôle m'emplit la gorge, mon squelette s'illumine, comme sous l'effet d'une injection de fluorescéine, cartographiant mon espace intérieur.

— Peut-être, répond Fink en crachant dans sa tasse.

Je laisse échapper un long soupir, comme si mon âme voulait quitter cette prison, s'envoler dans le froid et laisser mon corps sur le carreau, tout vieilli, tout éteint.

D'une inspiration, je la retiens.

mmm mmm mmm

You ooo ooo ooo

Pendant le trajet jusqu'au sous-sol, Fink me jette des regards inquiets de ses petits yeux mouillés. Il porte une boîte à outils, penche du côté droit.

— Hier soir, comme tous les soirs, je suis descendu voir Elliot pour lui donner ses pillules, c'est le docteur qui a insisté pour qu'il les prenne chaque jour à la même heure. J'ai tapé trois fois, je ne rentre jamais vous savez, mais il faisait un de ces ramdams... Il n'a pas voulu m'ouvrir, alors j'ai attendu toute la nuit devant sa porte puis, il y a environ une heure, il a cessé de faire du bruit, alors je vous ai appelé. Je ne savais pas quoi faire.

ELLIOT DU NÉANT

— Vous l’aviez vu avant qu’il ne s’enferme ?

— Plouffe l’a emmené faire sa promenade de santé au parc. À leur retour, Elliot s’est enfermé, il portait un sachet en plastique. Plouffe m’a dit qu’il avait acheté deux bébés tortues à une bohémienne. Je ne l’avais jamais vu aussi excité.

— Excité ?

Fink opine.

— Moi aussi ça m’a étonné. La dernière fois que je l’ai vu dans cet état, c’était quand il avait appris que l’Islande allait participer à l’Eurovision.

Passé les murs pastel, les bureaux rétrécis, les tableaux noirs, sous les salles de sieste, sous les petits lavabos et les tout petits porte-manteaux. Demain, c’est kermesse pour le dernier jour de Noël. Les enfants ont travaillé toute la semaine pour décorer les couloirs de banderoles, d’accordéons et de fanions, des lampions, d’étincelles en papier. Des dessins sont accrochés partout sur les murs. On n’y devine qu’un hymne vague à la nature, à la mer, au ciel, au soleil. Il y a là des créatures terribles, une sorcière énorme, un volcan qui illumine de peinture jaune un ciel en flammes. Une série d’icebergs, sur une mer déchaînée.

— Oh lala ! quelle affaire... pleurniche Fink.

J’ai tellement sommeil, je ne cesse de bâiller.

— Et la retraite, Fink ?

— Elliot était déjà là quand j’ai pris mes fonctions. S’il meurt durant mon mandat, je ne me le pardonnerai jamais. Personne ne me le pardonnera, c’est mon boulot.

J’ai dû faire un bruit, car Fink s’interrompt.

ELLIOT DU NÉANT

— Oh, je sais Bracken, je sais, vous pensez comme Bram, vous êtes de ces grands cyniques qui s’imaginent que nous mourrons seuls. Mais moi, Bracken, je crois à des choses qui vous dépassent, vous et Bram. Et jamais je ne pourrais échapper à mes responsabilités ! Je suis toujours le surveillant général !

Je lève mes moufles en signe d’apaisement.

— Je ne voulais pas vous vexer.

Je sais que Fink est un gentil.

— S’il ne prend pas ses pilules, son petit cœur ne tiendra pas !

— On va trouver une solution.

La chambre d’Elliot est située à l’extrémité d’un couloir sinueux, dans le tréfonds le plus intime de l’école. Elliot a vécu ici toute sa vie, derrière la chaufferie, dans un labyrinthe de tuyaux enchevêtrés. Personne n’a jamais su comment il était installé, son intimité reste une légende. Les enfants s’aventurent parfois ici, croyant dur comme fer qu’il s’agit du toit du monde et que dans ces canalisations nagent de robustes orques épaulards. Mais tout le monde respecte le secret. Nous avons besoin d’entretenir nos secrets, nous sommes en panne de mystère.

La porte bleue de sa dépendance tient lieu de rempart, infranchissable vallée où dansent les brumes d’un âge révolu. Elliot y a punaisé un de ses dessins, tracé de cette main maladroite que je connais si bien : au centre de la feuille blanche, gribouillée, une fente noire.

— Qu’est-ce que c’est ?

Fink hausse les épaules.

— Un vagin ?

ELLIOT DU NÉANT

Il n’y a pas la promesse d’un enfant dans cette ouverture, ni la possibilité d’un ailleurs. Cette fente ne mène à rien. Elle n’est faite de rien. En regardant plus attentivement, mais il faut se pencher pour le voir, elle repose sur un petit socle tout fin, comme une vasque qui la soutiendrait. L’image fait naître en moi un souffle, quelque chose qui s’ouvre brusquement, comme une pupille : un mouvement d’apparition, magique et sacré. Une fente originelle, une matrice divisant la feuille, créant l’espace.

— Quand a-t-il dessiné ça ?

— Juste après votre départ. Cyldrid avait récupéré Elliot au fond de sa classe, sa présence calmait les enfants. Elle le laissait dessiner pendant les cours mais, depuis quelques semaines, Elliot était malade. Plouffe a appelé le docteur, qui a dit qu’il fallait lui donner des pilules pour que son cœur ne cesse pas de battre. On a aussi essayé de lui demander d’en faire moins mais c’est une vraie tête de mule, il continuait à taper sur ses tuyaux. C’est terrible de le savoir si proche de la mort. Moi-même, je sens que mes forces me quittent...

Il triture ses doigts aux ongles rongés, incapable de choisir entre l’initiative et la résignation : entrer dans cette pièce interdite, ou se laisser mourir sur le palier. Pour la première fois, je le vois tel qu’il doit apparaître aux enfants, peu habitués au quotidien de la vieillesse : un grand costume vide.

— Je suis désolé de vous imposer tout ça, Bracken.

— Ça va, abdiqué-je, las de tout.

— Je n’y arrive plus tout seul.

— N’en faites pas trop.

— Pourquoi êtes-vous parti ?

ELLIOT DU NÉANT

Une boule de haine s'est formée dans mon plexus, un soleil noir, trop noir.

— J'avais sommeil.

Le verrou est fermé de l'intérieur.

Mettre un coup d'épaule dans la porte.

Elle vacille à peine.

Fink prend son élan.

KOR

*Lumières, écailles du Cap,
Ces glissements qui ne cessent d'oublier,
Ce que les mots ne disent.*

Un rideau s'est déchiré. En silence, le sanctuaire d'Elliot est brisé. Violé le mystère. Nous n'aurions pas dû faire ça, c'est un pressentiment ; non, c'est une certitude.

Il y a des choses qu'on ne rompt pas.

— Hey!

— La porte!

— Ça caille!

Dans la pénombre : loupottes sur les murs, guirlandes qui cliquent et crépitent, petite chambre aux murs immaculés, vaguement turquoise. Parfum d'iode. Un éventail japonais. Sur le secrétaire ouvert, un sachet en plastique rempli d'eau.

Deux tortues me dévisagent.